

SUR UNE TRADUCTION FRANÇAISE DE "CARAMURU", DE SANTA RITA DURÃO (1821)

GEORGES RAEDERS
Docteur ès-lettres (Sorbonne)
Professeur de langue et Lit. française

Le **Caramuru**, de José Santa Rita Durão, religieux augustin, a paru à Lisbonne, en 1781, douze ans après l'**Uruguay** de Basilio da Gama, sur les presses de l'éditeur français, Du-Beux, établi au Portugal, qui en tira deux mille exemplaires (1). L'ouvrage, publié peu avant la mort de l'auteur à Lisbonne (1784), fut accueilli assez froidement tant au Portugal qu'au Brésil; Durão en fut si chagriné qu'il détruisit tous ses poèmes encore inédits.

C'est le souvenir de la patrie lointaine mais jamais oubliée qui guida le poète. Les événements du Brésil, dit-il dans son introduction, ne méritaient pas moins un poème que ceux de l'Inde (c'est-à-dire les **Lusiades** de Camoëns). Ce qui m'a inspiré, c'est l'amour de de la patrie".

José de Santa Rita Durão était né entre 1720 et 1722 à Casa Preta, près de Mariana, province de Minas Geraes. Il quitta le Brésil dès l'âge de neuf ans et il n'y revint jamais. C'est à Coïmbre que, déjà entré dans l'Ordre des Augustins, il prit ses grades de docteur

(1) José de Santa Rita Durão: **Caramuru**, poema épico do descobrimento da Bahia, composto por Fr. José de Santa Rita Durão, da Ordem dos Eremitas de Santo Agostinho. Lisboa, na Regia officina tipografica, 1781, com licença da Real Mesa Censoria.

La seconde édition fut publiée en 1836 à Lisbonne, Imprensa Nacional; la troisième à Bahia, en 1837; d'autres ont suivi, à Rio de Janeiro, notamment en 1843, 1845 et 1857 et 1870. C'est donc sur la première édition qu'a été préparée la traduction de Monglave en 1826: **Caramuru, ou Découverte de Bahia**, roman poème brésilien, par José Rita Durão, Paris, Eugène Renduel, 3 vol., in-8o. Le faux titre porte: Romans portugais et brésiliens, traduits par Eugène de Monglave, 1er. livraison. — Sur le **Caramuru** et son auteur:

— Arthur Viegas: **O poeta Santa Rita Durão. Revelações históricas da sua vida e do seu século.** — L'édition d'art Gaudio, Bruxelles et Paris, 1914. — in 4o. 250 pp. (pendant l'occupation allemande. Arthur Viegas est le pseudonyme du P. Vieira Antunes, de la Compagnie de Jésus).

— Carlos Goes: **Santa Rita Durão, o épico do Caramuru.** — Revista de Lingua Portuguesa, no 18, juillet 1922, p. 71-79.

— Mendes dos Remédios: **Alguma cousa de novo sôbre Santa Rita Durão.** Revista da Lingua Portuguesa. No I, 1922, pp. 69-82.

en théologie (1756). Il dut abandonner le Portugal pour avoir déplu à l'évêque de Leria, D. João da Cunha, ou à quelques autres adversaires des jésuites dont il était l'ami. Il était de passage en Espagne en direction de l'Italie, quand la guerre éclata entre ce pays et le Portugal: il fut arrêté comme espion et emprisonné dans la citadelle de Ségovie. Il ne put recouvrer sa liberté pour poursuivre son voyage qu'à la signature de la paix, en 1763. Il vécut douze années à Rome sous la protection du Cardinal Ganganelli, le futur pape Benoît XIV, et il fut nommé par lui bibliothécaire de la "Lancisiana". Dans la ville éternelle il fréquenta, entre autres célébrités, Basilio da Gama et Alfieri. De retour au Portugal, il fut d'abord professeur de Théologie, puis recteur de l'Université de Coïmbre. C'est là qu'il dicta son poème à son serviteur Bernardo et à son confrère Agostinho; il comptait alors soixante ans.

Le "Caramuru", composé de dix chants divisés en 834 huitains, "huitains très beaux, sublimes, à la façon de Camoëns, écrit Garrett, a pour sujet "la découverte de Bahia par Diogo Alves, homme noble de Viana, et qui comprend, en différents épisodes, l'Histoire du Brésil, ses traditions, les rites et les combats de ses indigènes".

L'auteur avait quitté trop tôt le Brésil pour faire état de ses connaissances personnelles du pays; il avoue lui-même que son poème est le résultat non d'une inspiration directe, mais d'études minutieuses, de lectures, de renseignements multiples obtenus des voyageurs. Il cite quelques-uns de ses sources: l'**Histoire de l'Amérique portugaise** de Rocha Pita, les oeuvres de Simão de Vasconcelos, d'Antonio de Santa Maria Jaboaão, et même le **Dictionnaire géographique** de La Martinière.

A Rocha Pita il ne doit pas seulement nombre des épisodes et des digressions de son poème, mais encore et surtout son enthousiasme patriotique, un mélange de loyauté envers le Portugal et d'amour pour le Brésil.

Le Brésil, écrit-il, "est un prolongement du Portugal, mais enrichi d'éléments neufs". Le poète chante le Portugal "né de nouveau au Brésil", mais aussi le peuple brésilien "qui s'agite". Sa sympathie pour les premiers habitants, les Indiens, s'y manifeste partout; il n'admet pas qu'on les méprise, "car ils ne sont pas plus sauvages que les Européens".

Le "Caramuru" fut traduit en français, l'année 1829, c'est-à-dire sur la première édition, par Eugène de Monglave, qui avait séjourné au Brésil à l'époque des guerres de l'Indépendance, et qui a traduit églament "Marilie" de Gonzaga.

Le traducteur français met curieusement et plaisamment en relief quelques aspects du poème et de son auteur. "José de Santa Rita Durão, dit il, résista longtemps au désir qu'il éprouvait d'écrire un roman national, et sa préface nous révèle les combats qui se sont livrés en lui-même avant qu'il ait pu se résoudre à prendre la plume.

Rempli de tous les préjugés d'une éducation superstitieuse, il demande instamment pardon à Dieu d'avoir entrepris une oeuvre aussi mondaine, mais, se hâte-t-il d'ajouter, ces travaux sont-ils donc indignes d'un religieux et désagréables à l'Être Suprême? Plusieurs prélats et même des évêques qui devaient un jour être canonisés, de vénérables Pères de l'Eglise, tels que Saint Grégoire de Naziance, Saint Paulin et beaucoup d'autres, ne se sont-ils pas livrés à de semblables compositions? Et de pareils ouvrages ne mériteraient-ils pas d'être encouragés, lors même qu'ils n'auraient d'autres avantages que de tracer aux yeux des libertins ce que la nature a inspiré à des hommes qui vivaient éloignés de tout ce qu'ils appellent des **préjugés**".

Et Monglave de commenter, en bon contemporain anticléric de Louis-Philippe: "Je suis trop peu versé dans les matières théologiques pour décider si le religieux de Casa-Preta a rempli son but et si son roman est propre à produire sur les libertins l'effet qu'il en attendait. Moi qui, sans être un religieux, suis loin d'être un libertin, je ne puis m'empêcher de confesser que ce qui m'a le plus amusé dans cet ouvrage, c'est la peine prodigieuse que l'auteur se donne pour atténuer l'impression que ne peuvent manquer de produire sur l'esprit des lecteurs certaines peintures voluptueuses, toujours inévitables dans une parcellle composition. Chaque fois que son sujet l'entraîne malgré lui dans ce sentier mondain, on le voit tout à coup se relever et demander pardon à Dieu de cette légère absence. Mais sa conversion n'est pas de longue durée, et la tournure de son esprit et la nature de son ouvrage le rejetant à son insu dans un nouvel écart, il est sans cesse contraint d'implorer l'indulgence des dévots et la miséricorde du ciel. Ce spectacle si extraordinaire d'un auteur luttant sans relâche avec son sujet n'est pas le moindre attrait qu'offre à la curiosité publique ce livre déjà si fécond en idées bizarres et en peintures originales et gigantesques".

Voici une analyse du poème, empruntée en partie à Ferdinand Denis qui, le premier, avec Monglave, a fait connaître en France à la fois le "Caramuru" et les premières oeuvres d'une littérature dont il prévoyait le prochain épanouissement et l'éclat (2).

Le premier chant raconte le naufrage, en 1510, de Diogo Alves Correa et de ses compagnons sur les rochers d'une côte des environs de la Baie de tous les Saints, alors qu'ils comptaient se diriger vers les Indes. Les naufragés sont presque aussitôt faits prisonniers par les terribles Tupinambas qui occupaient la région et pour qui ils sont d'abord un objet d'étonnement; ils sont destinés à de "sanglants festins".

Le commentateur, Ferdinand Denis, cependant, remarque: "il

(2) Ferdinand Denis: **Résumé de l'Histoire du Portugal, suivi du Résumé de l'Histoire littéraire du Brésil**. Paris, 1825, pp. 297 et suiv.

Autre bonne analyse dans: **Varões illustres**... de Pereira da Silva, Rio, 1858, 2 vol. — Tome II, pp. 297 et suivantes.

ne faut pas croire que ces peuples eussent l'instinct de la férocité: l'anthropophagie était chez eux un usage épouvantable auquel ils se soumettaient sans murmures, comme ils y destinaient ceux qui tombaient en leur pouvoir". F. Denis ajoute, en soulignant quelques-uns des caractères qui sont déjà, dans les poèmes de Gama et de Durão, et seront bientôt dans les poèmes romantiques, ceux de l'Indien littéraire. "La nature leur a prodigué tous ses biens, et par une inconcevable bizarrerie, ils réunissaient l'innocence des premiers âges à une férocité que ne peut concevoir la civilisation la plus corrompue".

Sept naufragés, dont Diogo Correa, ont échappé, provisoirement du moins, au massacre et à l'anthropophagie; une caverne leur sert d'abri et ils ont toute liberté, sous la surveillance des sauvages, d'aller et venir sur le rivage. C'est alors que Correa "sent son courage se ranimer: il a vu parmi les débris du navire un mousquet, dont les barbares ignorent l'usage; il s'en empare, et feint que sa faiblesse l'oblige à s'en servir comme d'un soutien. Il a souffert; sa pâleur atteste ses maux: cette langueur le sauve; il est réservé pour d'autres festins: ses malheureux compatriotes doivent succomber au milieu d'horribles fêtes. Mais un jour, pendant qu'ils attendent leur triste destin, l'un d'eux cherche à calmer leurs maux par des chants pleins de douceur: c'est le jeune Fernand qui a recueilli une guitare sur le rivage et qui va célébrer les miracles du christianisme naissant dans ces contrées sauvages. Il dit et ses compagnons l'écoutent. Il raconte les merveilles que l'on peut admirer sur un roc solitaire de la côte. Au temps de la découverte, un religieux est venu au milieu de ces nations. Dieu a révélé ses préceptes à un vieux chef aveugle qui comprend les discours du pieux missionnaire et veut devenir chrétien: il reçoit le baptême et il meurt. Mais Dieu, par sa puissance, le change en une statue revêtue de tous les attributs du guerrier sauvage; il le place sur un roc solitaire, sans cesse battu par les vagues; et ce monument indestructible du pouvoir de la Providence domine sur les contrées d'alentour pour servir d'exemple aux peuples voisins, et pour attester à l'ambitieux Européen que la voix du Ciel a été entendue dans le nouveau Monde".

Le critique a raison de souligner que "si cette image a de la grandeur", "il est fâcheux que le style ne réponde pas toujours à l'impression qu'elle doit causer". Et il poursuit son analyse du premier chant du poème: "Fernand se tait. Un barbare se saisit de son instrument; mais il excite la gaîté des Européens, qui passent des pleurs à un rire insensé. Cependant le terme fatal s'approche; les feux se réparent, les chrétiens seront immolés. Au moment où va commencer le sacrifice, le jeune Fernand invoque le Ciel, lorsqu'on voit arriver l'ennemi de Gupeva, chef de la tribu: c'est le vaillant Sergipe. Les guerriers songent à se défendre et les chrétiens parviennent à se sauver en s'enfonçant dans le désert". Ainsi se termine le premier chant.

Le **second chant** commence par une présentation de Diogo Correa qui attend la mort dans la caverne. Celui-ci a décidé de défendre chèrement sa vie. Il revêt une armure brillante qu'il a trouvée parmi les débris du naufrage. A cette vue, le chef indien Gupeva prend peur et tombe aux pieds de son prisonnier. "Si le puissant Tupan t'a envoyé de ces montagnes environnées de nuées épaisses, dit-il, nous te serons soumis". "Diogo devient un objet d'épouvante et d'admiration pour tout ce peuple. Il introduit une foule de Tupinambas dans sa grotte; il leur montre les merveilles qu'il a sauvées du naufrage; à mesure que son pouvoir s'accroît, il cherche à leur faire comprendre la morale des peuples civilisés. Cependant, ils ne connaissent pas tout son pouvoir; ce pouvoir va leur être révélé d'une manière effrayante: un jour que la tribu est à la chasse, Diogo fait usage de l'arme terrible qu'il a trouvée sur le rivage: le coup part, et la peuplade, dans son effroi, croit le voir armé de la foudre. Elle le nomme **Caramuru** (3), car elle voit en lui le fils du Tonnerre. Diogo pourrait s'en faire adorer; mais il ne veut point abuser de la simplicité des sauvages, et il avoue qu'il n'est que l'esclave du Dieu que l'on doit redouter".

Er c'est alors que s'engage l'histoire, qui est au centre du poème, celle de la belle Paraguassu, fille d'un chef indien, qui s'éprend du Portugais et s'en fait aimer. Ils sont "fiancés". Thème sans cesse repris par les auteurs de romans exotiques, que celui des amours de l'étranger et de la femme indigène bientôt abandonnée.

Le **troisième chant** est consacré à un discours du chef indien Gupeva, qui explique à Diogo Correa les antiques traditions des tribus de ces régions. "Durão, commente Ferdinand Denis, n'a point puisé à des sources fort exactes, ou plutôt son zèle religieux cherche dans les croyances de ces tribus des révélations qui leur auraient été faites anciennement. Il fait même venir un âpote dans le Nouveau Monde et raconte ses miracles". En réalité, cette tradition est rapportée par les chroniqueurs, le Père Yves d'Evreux entre autres, qui vint évangéliser le Maranhão au XVIIe siècle.

Cependant, la belle Paraguassu inspire une passion violente à Jaraca, un des chefs d'une tribu voisine. Et voici la guerre allumée et bientôt les deux armées en présence. Le poète passe en revue les différentes peuplades qui habitaient le "Brésil" avant la conquête: les Caétés aux horribles cicatrices, les Margates au front teint de noir... etc....

A la suite de cette description, Ferdinand Denis se prend à re-

(3) "Caramuru": dragão que sahe do mar". Dans la langue guarani, les grandes murènes de mer dont la morsure est très dangereuse, portent le nom de "caramuru"; rien d'étonnant donc que les sauvages aient appelé ainsi un étranger rejeté par la mer et répandant partout la terreur" (Varnhagen: **Rev. do Inst.**, X, pp. 137).

gretter qu'il ne se trouve pas "au Brésil un Cooper pour donner à l'Europe une juste idée de ces nations dont les restes errent encore dans les Capitaineries désertes". Son vœu sera bientôt comblé par les poètes romantiques, qui utiliseront "l'Indianisme".

Le **quatrième chant** décrit le combat. Le rival de Diogo engage ses guerriers à ne pas craindre l'arme tonnante de l'étranger. La victoire reste aux Tupinambas. Les prisonniers doivent servir de pâture aux vainqueurs; la scène est décrite avec exactitude et vivacité.

Le **cinquième chant** est rempli du récit de nouveaux combats. Jararaca est tué. Diogo voudrait rendre la liberté aux prisonniers; mais ceux-ci la refusent. "Ici le poète nous raconte un fait qu'il assure avoir eu lieu dans la Capitainerie du Maranham. Un des guerriers qui s'attend au sacrifice, est dévoré par les insectes. Il les ramène avec la main sur le front; Diogo veut le plaindre, mais un sourire est la seule réponse du sauvage: Qui te surprend? pourquoi donner à ce corps méprisable une condition plus douce? Ce corps ne m'appartient plus; je l'anime, il est vrai; mais il est mon ennemi".

Le **sixième chant** retrace des scènes moins brutales. Diogo est devenu chef suprême des tribus, et sa femme Paraguassu, aussi intelligente que belle, partage son triomphe. Orellana, qui a descendu le fleuve des Amazones, est reçu par les nouveaux souverains, à qui il raconte son pittoresque et dramatique voyage.

C'est alors qu'un navire français, — commandé par le capitaine dieppois Duplessis, — mouille dans les parages. Correa, qui semble pourtant être devenu un véritable Indien, est torturé de terribles regrets. Il se jette à la nage à la rencontre du navire, en abandonnant Paraguassu. Celle-ci, sans hésitation, se lance à la mer à la suite de son infidèle époux; elle est recueillie avec lui par le capitaine du navire. Moins heureuses que Paraguassu, d'autres femmes de la tribu, qui, elles aussi, s'étaient éprises du cacique, suivent longtemps le navire à la nage sans pouvoir l'atteindre. "On raconte que l'essaim des belles Américaines, qui aspiraient à la main de Diogo voyant le navire fendre les ondes écumeuses, et leur enlever la dernière espérance de le retenir fugitif, se précipitèrent avec fureur au milieu des vagues et suivirent à la nage le cruel qui les abandonnait, sans que la masse d'eau qui battait leur poitrine pût éteindre le feu dont elle était consummée".

Ferdinand Denis a traduit une partie de cet épisode dans son ouvrage: **Scènes de la Nature sous les Tropiques** (1824), au chapitre intitulé: "Les Américaines". Il accompagne sa traduction d'un curieux commentaire: "Une chose assez remarquable, c'est l'amour que plusieurs Européens ont allumé dans le cœur des Américaines; soit qu'elles aient deviné cet empire que donne à leur sexe notre civilisation, soit que, toujours éprises de la gloire, elles aient été séduites par cette puissance que nous semblons avoir sur leurs compatriotes,

elles ont souvent accordé une tendresse durable au vainqueur et plus souvent encore entraînées par leur amour, elles ont dédaigné l'existence. Durão nous a conservé les plaintes de la belle Moema, une de ces belles Américaines. Elle crie à Diogo au milieu des flots: "Barbare, tu n'es pas un homme, va, tu mérites le nom de tigre; mais le tigre, malgré sa férocité, ressent le pouvoir de l'amour et l'amour seul le dompte; toi seul tu ne te laisses pas adoucir même quand tu es aimé. Pourquoi la foudre et les éclairs qui déchirent quelquefois les nuages ne t'anéantiraient-ils pas? Payer tant de tendresse par le mépris et par l'aversion! Ah! tu es insensible comme ces écueils! Tu aurais dû me montrer ces dédains quand j'accordais ma foi à tes discours trompeurs; ton orgueilleuse indifférence ne m'aurait point offensée! Oui, c'est une faveur que de détromper quand il est temps encore. Mais tu abandonnes ce coeur dont tu as su t'emparer en te montrant sensible à mes prières; mais tu fuis, et c'est ainsi que tu paies mon sincère amour par une mort cruelle. Je sentirais moins d'ingratitude, et mon affreux destin deviendrait presque favorable à mes yeux, si je ne voyais point triompher cette femme perfide et indigne de toi. Je te suivrais comme une esclave, si je ne craignais l'être soumise à l'odieuse Paraguassu. Mais ton coeur te permet de me voir presque mourante et devenue l'objet des flots. Un souvenir de notre ancien amour n'attendrit point ton âme, tu ne réponds point par un seul regret à mes regrets. Barbare! si ma constance irrite ton coeur, ajouta-t-elle en le voyant s'éloigner, ah! ne te caches pas à mes yeux, accorde-moi seulement un cruel regard". "Elle semblait encore parler, mais sa faiblesse l'en empêcha: la lumière fuit de ses yeux, elle tremble et pâlit, les horreurs de la mort se répandent sur son visage, sa main affaiblie ne peut plus saisir le gouvernail, elle descend dans la profondeur des eaux, mais les flots agités de la mer lamèment en frémissant; on la voit paraître encore: Ah! cruel Diogo! s'écrie-t-elle avec engoisse... et elle descend pour toujours dans le fond de l'abîme".

Au **septième chant**, Durão raconte l'arrivée du Portugais et de son épouse indienne en France, puis à Paris, à la cour de France où ils seront reçus par Henri II et Catherine de Médicis.

Cet épisode ne manque ni de pittoresque ni d'inexactitude. La France, Paris et le cour sont vus à travers l'imagination d'un religieux, poète, ou plutôt à travers celle d'Indiens plus ou moins civilisés: "On touchait à cette saison où le soleil égale les jours aux nuits et où le vieil automne modérant l'ardeur de la température, revêt les ormes de pampres verdoyants. Le dieu du vin ébranlait de ses joyeux accents les côteaux où naissent les grappes vermeilles et son bras vigoureux roulait les tonneaux dans les caves, quand le navire français entra dans les eaux de la Seine que bordent de si délicieuses campagnes.

Diogo et sa charmante épouse, abandonnant le vaisseau, s'em-

barquent sur une légère felouque qui remonte le fleuve, et vient jeter l'ancre au milieu de Lutèce. Ce monde entier, réuni dans l'enceinte d'une seule ville, remplit le Portugais de surprise et d'admiration; sa vue est éblouie, son coeur est ému à la vue de ces temples, de ces tours, de ces palais, de ces édifices, de ces jardins, de cet athénée qui domine le globe, et de cette cour la plus auguste de l'univers.

Mais Paraguassu, dont les regards n'avaient jamais été frappés d'un si brillant spectacle, reste immobile et comme anéantie. Elle ne respire plus, son oeil est fixe, son visage sans émotion. Tout ce qu'elle admire lui semble un songe; une stupeur soudaine lui ravit la voix, l'ouïe, la parole et la mémoire.

Comme un enfant suspendu au cou de sa nourrice, à l'aspect soudain d'un objet nouveau pour lui, n'entend plus la voix de sa mère qui lui présente son sein, et n'est plus sensible aux caresses de son père; toute son âme a passé dans son regard, son oeil seul annonce qu'elle vit encore; telles furent les sensation de la jeune Américaine, quand, à ses yeux se présentèrent dans la seule enceinte de Paris tous les trésors, toutes les merveilles de l'univers.

Au bruit de l'arrivée des étrangers, le peuple se répand en foule dans les rues, chacun veut être témoin d'un spectacle si nouveau pour lui. On admire, on s'interroge, on raconte. La nouvelle s'accroît en marchant; la fable a bientôt obscurci la vérité, et la multitude, qui presse Diogo et son épouse, les salue comme le roi et la reine du Brésil.

Déjà, devant nos voyageurs, se dessine une belle perspective, l'auguste palais des rois de France; déjà ils ont franchi l'immense vestibule orné des riches trophées. La garde des portes est confiée à une armée formidable et brillante, dont le bras invincible soutient toujours aux côtés du monarque, les lis, marque de sa puissance, et le plus glorieux diadème de l'univers.

Là régnait le monarque très-chrétien Henri II de France, digne opposée au Germain fulminant et aux conquêtes de Charles; prince orthodoxe, ami de la foi, qui conserva immuable dans son royaume l'ancien culte de la religion paternelle qu'envahissait la fureur de Calvin".

Une note de Monglave, "esprit éclairé", souligne plaisamment la "couleur locale" du poème: "Certes, ce n'est pas par le tableau qu'il trace de la France au seizième siècle, que brille l'ouvrage du pieux Durão; et son portrait de l'amant de Diane de Poitiers paraîtra plus que flatté à nos lecteurs".

Le poète poursuit sa narration: "A ses côtés (du roi) était assise la grande princesse, le lis églouissant qui, des remparts de Florence et des bords de l'Arno, apporta à Lutèce un trésor de beauté et le génie le plus ardent de son époque. Cet aimable couple n'a pas été uni sans dessein par la Providence, puisque la mort prématurée enlevant Henri à ses sujets, les destinées de la France doivent tomber

dans les fortes mains de Catherine”. Autre note de Monglave, ennemi de la Restauration et de la royauté: “Qui reconnaîtrait à cette gracieuse peinture l’impitoyable Mégère qui aiguisa les poignards de la Saint-Bartélémi et qui se baigna toute sa vie dans le sang des Français”.

“Prosternés au pied du trône, poursuit Durão, Diogo et son épouse baisent la main des deux rois. Toute la cour est attentive. Le Portugais s’incline trois fois et, accompagnant ses paroles d’un geste majestueux, il adresse au Monarque ce discours:

“Vous voyez à vos pieds, Sire, deux étrangers qui viennent chercher un refuge à l’ombre de votre trône; traversant l’immensité de la mer orageuse, ils viennent demander un asile au peuple que vous gouvernez si sagement, et recourir à l’auguste protection d’un royaume et d’un roi auxquels le Portugal doit son nom et son origine”.

Note de Monglave: “Allusion à la fausse étymologie du mot Portugal, **Portus Gallorum**, port des Français, et au prince français Henri de Bourgogne qui, ayant épousé dona Thérèse, fille du roi de Castille don Alphonse VI, reçut de ce monarque le Portugal pour apanage”.

“Le Brésil, Sire, continue Diogo, me fait espérer de voir renaître dans son sein l’ancien Empire Portugais, qui s’étendant jusqu’au cap de Bonne Espérance, a découvert au monde un autre hémisphère. Un temps viendra, si mon augure n’est pas trompeur, où le Brésil, couvrant d’or la splendeur expirante du nom portugais, ceindra son front d’un laurier plus brillant que celui de ses pères”.

Monglave: “Le pauvre Durão ne se doutait point, en écrivant ces lignes, qu’il prédisait l’indépendance du Brésil et l’influence de cet empire sur les destinées du Portugal”.

Et voici peut-être dans la littérature “brésilienne” le premier éloge de la France, sa “marraine”: “Et toi, France héroïque, qui jadis envoyas aux Lusitaniens le grand Henri de Bourgogne pour être la source auguste du sang de leurs rois, contemple l’empire brésilien comme un rameau de l’arbre que ton illustre fils a planté sur la rive occidentale de la péninsule hispanique et, si plus tard, ses glorieux rejetons ont subjugué l’Américain cuivré et le Cafre brûlant. étends l’ombre tutélaire de ton sceptre sur un indigne aventurier qui revient au berceau de ses aïeux.”

“France chérie, tu vois à mes côtés, baisant comme moi les pieds de tes rois, ma compagne bien aimée, la princesse future du Brésil. Mère pieuse, reçois-la dans le sein de l’Église et purifie-la dans ses eaux salutaires. N’est-ce pas naturel que le Brésil rende hommage à la cause première de son origine, à la source de sa gloire? Et quand la Lusitanie reconnaît la France pour souveraine, le Brésil ne peut-il traverser l’Océan pour venir la choisir pour marraine?”

Ainsi parla Diogo, et le monarque, rappelant à son souvenir

les annales de l'antique histoire, témoigna par un regard, dans lequel se peignait autant de bienveillance que de majesté, combien l'allusion que faisait l'étranger à la fondation de sa patrie lui était agréable. Un doux murmure, qui circule parmi les courtisans, prouva qu'ils célébraient la gloire lusitanienne comme si elle leur appartenait, et leurs yeux et leurs coeurs suppléaient au silence que leur commandait le respect.

Montgomeri, qui sert d'interprète au Roi, répond avec bonté à Diogo, que ses conquêtes n'ont rien qui puissent exciter l'envie de la France puisqu'elle en partage pour ainsi dire l'honneur dans les rejetons de ses enfants.

Allez, dit la Reine, allez, couple heureux, chercher l'eau sainte où se purifient les souillures de l'âme et dont les ondes attendent la merveille du Brésil. La France s'enorgueillit ainsi que moi de lui frayer la route, et quand le soleil aura trois fois dans son cours lumineux éclairé notre globe, le baptême aura déjà arraché la fille du désert aux horreurs de l'abîme".

C'était le jour où l'on rapporte que Dieu, pétrissant le limon de la terre, en fit une statue précieuse, dans le sein de laquelle il versa une âme à l'image de la sienne, jour que notre culte a consacré à la fête de Simon et Thaddée, jour où Paraguassu, plus heureuse encore que belle, entra dans le bain sacré en présence de toute la cour.

Autour d'elle le clergé royal, précédé de ses vénérables prélats, forme une majestueuse cohorte. Le Roi s'avance suivi de ses pairs, et accompagné de la reine, se présente et, donnant son propre nom à Paraguassu, elle veut que désormais on ne l'appelle plus que Catherine.

La belle Américaine est sortie des eaux salutaires, le saint chrême de Jésus a coulé sur sa tête et elle vient, ainsi que Diogo, d'inscrire son nom dans les registres de la Chapelle royale. Ce nom de Catherine Alves est destiné à être immortel. Un glorieux trophée, élevé dans les murs de Bahia, dont elle sera plus tard fondatrice et souveraine, dira aux siècles futurs ses amours, sa beauté, sa grâce et son courage".

Ainsi Paraguassu, devenue par le baptême Catherine du nom de sa maraine, la Reine de France elle-même, épousa Caramuru selon les rites de l'église.

Ensuite, le roi Henri veut entendre le récit des aventures de Caramuru. En effet, "un splendide banquet, dans lequel l'abondance le dispute à l'éclat, se prépare sous les lambris dorés. Les deux époux, environnés de l'élite de la noblesse de France, reçoivent tous les honneurs de la fête et sont l'objet des soins les plus empressés. Enfin, à l'issue du repas, ils sont admis à l'audience des deux monarques".

Diogo décrit alors au roi de France le Brésil, ses animaux, ses

plantes, conformément à une tradition poétique renouvelée de Bote-lho de Oliveira et du P. Itaparica.

“Une autre plante, objet de bien des désirs, ajoute-t-il, et dont le parfum actif frappe vivement l’odorat, fut d’abord appelée **herbe sainte** par le Portugais, et plus tard **tabac** par les Espagnols. Manipulée par le Français Nicot, elle expulse nos humeurs sombres et purge si radicalement le cerveau qu’une fois habitué à sa précieuse poussière, on ne le hume plus qu’avec une espèce d’avidité”. “C’est pour cette raison, dit Monglave, que le tabac porta longtemps le nom de nicotiane”.

C’est en effet Jean Nicot de Villemain, ambassadeur de France à Lisbonne, qui rapporta à sa souveraine Catherine de Médicis de la poudre de “petun”, à priser contre les migraines dont elle était affligée. Mais André Thévet, le capucin qui, en 1550, accompagna Ville-gaignon à la baie de Guanabara, se révolte “qu’un quidam qui ne fit jamais le voyage” ait donné son nom à “cette herbe singulière”, alors qu’il peut se vanter d’avoir” été le premier qui ait apporté le grain de cette plante et pareillement semé et nommé la dite plante l’herbe angoumoisine” (d’Angoulême, sa ville natale). Voici comment, dans ses “Singularités de la France Antarctique”, parues un 1557, il décrit ce fameux “petun” “qui est utile à plusieurs choses”: “Les sauvages la cueillent avec soin et la mettent à sécher dans leurs logettes et en usent de cette sorte: elle étant fraîche, ils en enveloppent quelque quantité dans une feuille de palmier fort grande en faisant un rouleau de la longueur d’une chandelle. Puis mettent le feu par un bout, en hument la fumée par la bouche, et la rendent par le nez, à cause qu’elle attire et fait distiller les humeurs superflues du cerveau, et même fait passer la faim et la soif pour quelques heures, qui est cause qu’ils en usent ordinairement. Or si l’on prend cette fumée plus que de raison, elle entête et enivre, ni plus ni moins que font les fumées de quelque fort vin, à celui qui le tire longuement. Les chrétiens qui sont par delà en sont friands, quoiqu’au commencement l’usage n’en est point sans danger pour ce que autant qu’on soit accoutumé, elle cause grande sueur et faiblesse jusqu’à vous faire tomber en syncope”, “comme, ajoute le bon moine, je l’ai expérimenté moi-même”. Mais peut-être Thévet se considérerait-il vengé s’il avait appris que la postérité ne conserverait, de l’Ambassadeur de France à Lisbonne, que le nom peu apprécié de “nicotine”.

Le tabac nous a éloigné du poème de Durão. **Le huitième chant** marque une reprise de l’action, mais déjà de manière beaucoup moins intéressante et pittoresque. Après avoir conclu avec le souverain français un traité de commerce Caramuru et sa femme reprennent le chemin de l’Amérique. A la hauteur de l’équateur, Paraguassu, plongée dans une extase, a une vision sur l’avenir glorieux du Brésil, conformément au procédé commun à nombre d’épopées anciennes et modernes.

Le **neuvième chant** est consacré à la suite de cette histoire du Brésil entrevue par l'Indienne en extase. Cette description du Brésil "est remarquable, souligne Ferdinand Denis, par l'exactitude et l'observation des détails".

Le **dixième chant** commence par la célébration des beautés de la Vierge Marie apparue à Paraguassu dans sa splendeur céleste, au milieu des anges: la Mère de Dieu commande à la jeune Américaine de replacer dans un lieu désigné son image profanée par les sauvages.

A leur retour à Salvador, les voyageurs apprennent que le donataire, Francisco Pereira Coutinho a dominé la région, mais que la tyrannie qu'il a exercée sur les indigènes, a exaspéré leur esprit d'indépendance et qu'il a dû fuir sous leurs menaces. Paraguassu découvre dans une cabane de sauvage, la statue de la Vierge apparue en son extase, et elle la place au milieu d'une chapelle qu'elle ordonne de construire non loin du rivage. C'est alors que Tomé de Sousa vient prendre possession du pays au nom du roi de Portugal; Correa, le premier, se déclare le plus obéissant de ses subordonnés. Une ville magnifique s'élèvera au lieu même où naguère Correa avait fait naufrage avec ses compagnons.

L'histoire véritable de Caramuru est, on le sait, assez différente de la légende. Caramuru qui avait acquis une sorte de pouvoir souverain, entra en conflit avec le donataire Francisco Pereira Coutinho; il fut défait et emmené prisonnier par son adversaire. Paraguassu, à la nouvelle qui s'était répandue de la mort de son époux, souleva les Tupinambas contre Coutinho, vainquit celui-ci et elle le tua. Caramuru, après sa délivrance, se soumit au nouveau gouverneur général Tomé de Sousa. Il mourut à un âge avancé (1557), laissant une innombrable postérité (4).

Quant au voyage de Caramuru et de Paraguassu, qui est donné comme historique par Rocha Pitta, dans son **America portugueza** (1730) et même par Southey (1810) et Beauchamp (1815), il reste du domaine de la légende "Ce voyage, affirme Pereira da Silva (5), aurait-il eu lieu avant 1515? En France, jusqu'à cette époque régnait Louis XIII, marié en 1496 avec Anne de Bretagne. De 1515 à 1567 régnait François Ier, et la reine était sa nièce Claude, fille de Louis XII. Nous

(4) Ferdinand Denis, sur l'exemplaire de **Caramuru** qu'il a laissé à la Bibliothèque Sainte Geneviève, à Paris, note, de sa main, sur la page de garde: "Selon Melo Moraes, Diogo Alves Correa, après son retour d'Europe, vécut quelques années à Bahia où il mourut le 5 octobre 1557. Il fut enterré dans l'Eglise du Collège de Jésus, alors que le Padre João Lourenço en était curé."

"Autre note de F.D. "...La chapelle de S. Bento qui renferme la tombe de Paraguassu (avec l'épigraphe) date de 1582. Je regrette vivement de ne pas avoir pris jadis l'empreinte de cette inscription. J'ai passé (vers 1819) une demi-heure dans cette chapelle; les peintures sont détestables et je doute fort qu'elles appartiennent au XVIIe siècle."

(5) **Varões**, ouvr. cité, p. 393 du tome II.

avons les déclarations uniformes d'Antonio Herrera et de Pero Lopes de Sousa, qui nous certifient que (Caramuru) vivait, vers 1510 environ, au milieu des Tupinambas". Le critique ajoute qu'au surplus nul historien français de cette époque ne fait la moindre allusion à un évènement de cette espèce. M. Pedro Calmon (6), a contrôlé que parmi les capitaines de ce temps, il n'y eu aucun Duplessis bien que ce nom ait été très commun alors (Richelieu était un Duplessis).

Les Tupinambas de Santa Rita Durão, comme plus tard ceux de Magalhães et d'Alencar sont, sinon toujours des Européens travestis en sauvages à la tête ornée de plumes multicolores, du moins, bien souvent, des indigènes idéalisés et de pure imagination. Leur manière de vivre, de combattre, de mourir, autant que les sentiments qu'ils expriment, sont ceux de véritables chevaliers du Moyen-Age: ils sont soumis à des "princes", reçoivent l'investiture de combattants par un léger coup de plat d'épée sur l'épaule. Paraguassu elle-même, dont le poète a emprunté le nom à un fleuve qui se jette dans la Baie de Tous les Saints, apparaît une fois en véritable Amazone, armée à l'européenne, avec une cotte de maille, une épée et un casque. Cette "gentille" tapuia, au surplus, a la peau blanche "comme neige", et rose comme la fleur. L'éloge de la chasteté chrétienne serait ici assez étrange, si l'auteur n'était pas homme d'Eglise et si, de ce fait, tout le poème ne révélait pas un esprit religieux. L'indianisme brésilien restera imprégné d'un profond esprit religieux qu'il doit à Durão comme il doit sa forme poétique à Gama.

Fernand Wolf remarque aussi que, si "les traits de la vie et des moeurs indiennes qui remplissent la plus grande partie du poème le rendent intéressant et original", ils "l'auraient été davantage... s'ils ne les avaient toujours rendues aussi naïvement et n'avaient souvent prêté aux Indiens des idées et des sentiments qu'ils ne pouvaient avoir". Et il signale "le passage où Jupeva, chef des Tupinambas, expose longuement à son ami Alves ses idées métaphysiques; puis les vers beaux en eux-mêmes, où Paraguassu demande après la bataille à Alves ce que deviennent les âmes des morts non baptisés qu'elle aperçoit. Celui-ci lui expose alors le dogme de la damnation éternelle, mais elle répond en argumentant comme un philosophe du XVIIIe siècle, en sorte qu'on dirait presque Alves vaincu".

(6) Pedro Calmon: **Historia da fundação de Bahia**, Bahia, 1949, p. 50. Le document tiré des Archives fédérales d'Ottawa et fourni par M. l'ambassadeur Jean Désy à Mme. Olga Obry (**Catarina do Brasil**, Rio, 1945, p. 35; il y a une traduction française de ce charmant roman) ne prouve rien; il est seulement très curieux.

"Le pénultième jour du d. mois (juillet 1528) fut baptisée Catharina du Brésil, et fut compère noble homme Guyon Jamyn, recteur de Saint Jagu, et commère Catherine des Granches et Françoise le Gobin, fille de l'aloué de Saint-Malo, et fut baptisée par M. Lancelot Ruffier, vicaire curé dud. lieu, le d. jour et an que dessus".

Ainsi, **Caramuru** est, au témoignage de tous les historiens de la littérature brésilienne, le véritable premier manifeste du nativisme, et son auteur le créateur de l'américanisme. Pour la première fois sont réunis, dans une oeuvre littéraire, les trois éléments fondamentaux de la race brésilienne: l'Indien, le Portugais colonisateur et le nègre importé de force. **Caramuru** renferme l'histoire de trois siècles de colonisation. L'attachement traditionnel du Brésil pour la France, sa "marraine", est symbolisé dans le voyage légendaire de Caramuru et de Paraguassu à Paris. Et déjà le poète se sert de la "couleur locale", des termes techniques et de tous les accessoires typiques du poème épique brésilien: les **inúbias**, les **tapaques**, les **marques**, etc.

Le poète y révèle enfin une certaine intuition de la poésie populaire, du folklore, "l'antique tradition jamais interrompue dans les chansons (cantigas) que le peuple répétait et que les pères et mères apprennent à leurs enfants en les chantant eux-mêmes".

"Enfin, écrit le traducteur de **Caramuru**, les Brésiliens opposent sans trop de défaut, au **Dernier des Mohicans** de Cooper, deux productions qui avaient précédé de près de deux siècles celles du romancier des Etats-Unis, le **Caramuru** et l'**Uruguai**". "Le premier ouvrage vraiment national du peuple (brésilien), ou plutôt de ces peuples confondus, indiquent parfaitement le but vers lequel se dirigera l'esprit américain, lorsqu'il sera complètement dépouillé de la vieille Europe, est le **Caramuru**, peinture heureuse du génie brûlant et aventureux des Portugais et de la simplicité sauvage d'une nation encore dans l'enfance". Ce mérite d'avoir "dépeint les indigènes de l'Amérique longtemps avant Cooper et Longfellow", Wolf, lui aussi, le reconnaît à Durão et à Gama; et le critique allemand ajoute: "Plusieurs des personnages créés par eux, comme Cacambo, Cépé, Jararaca, Lindoia, Paraguassu, Moema, sont devenus des types de la poésie brésilienne".

"Cette oeuvre, déclare de son côté Ferdinand Denis, présente l'heureuse peinture du génie ardent des Portugais de cette époque, mis en opposition avec la simplicité sauvage d'un peuple dans l'enfance. On sent tout ce que pouvait produire un sujet aussi heureux dans un pays où des souvenirs poétiques sont encore récents et exercent une forte influence sur les esprits. La description d'une nature remplie de pompe et de grandeur, celle de ces usages qui rappellent les temps primitifs, tout cela était digne d'inspirer un poète de premier ordre; et l'on pourrait presque prédire que cet événement trouvera par la suite un chantre nouveau qu'il inspirera dignement... Les Américains n'ont point toujours fait sentir dans leurs productions les effets de la nature qui les inspirait; avant d'être libres ils semblaient qu'ils voulussent oublier leur patrie pour demander à l'Europe une partie de sa gloire. Maintenant, ils doivent fonder leur littérature: je le répète, elle doit avoir un caractère particulier".

Les espoirs de Ferdinand Denis ne seraient pas trompés, et il pourrait saluer les oeuvres de Gonçalves Dias et de José de Alencar. Il était plus facile à Wolf de remarquer après coup la relation qui se présentait entre l'indianisme, celui de Durão et de Gama, et l'Indépendance: à l'époque de ces deux auteurs "le sentiment de la métropole et de l'honneur des colons l'emportait encore trop sur le patriotisme brésilien pour qu'on pût faire paraître les Portugais sous un jour désavantageux dans leurs rapports avec les Indiens... On ne pouvait pas alors mettre ceux-ci au premier plan et cela ne fut possible... qu'après la déclaration de l'indépendance du Brésil... L'amour du sol natal éclata alors avec une telle force, qu'il laissa des traces bien marquées dans la vie habituelle et dans la littérature. Ainsi José Basilio da Gama et Durão n'ont pu que préparer Magalhães et Gonçalves Dias. Ce fait a exercé une trop grande influence sur le développement de la littérature du Brésil pour que nous ne la relevions pas et ne constatons pas chez ces deux poètes, d'un côté l'amour de la patrie et les premiers symptômes du sentiment national, et de l'autre, la dépendance de la métropole et de ses suites inévitables". (7)

(7) L'histoire de **Caramuru** avait été déjà rapportée, en France dans un ouvrage intitulé: **Beautés de l'histoire d'Amérique**, d'après les plus célèbres voyageurs et géographes qui ont décrit cette partie, par C. Ornées de 32 nouveaux sujets de gravures représentant les costumes, habitations, animaux, etc.. Paris, Alexis Emety, s. d. (1816), 2 vol. in-8o. de 312 et 386 pp.

Le Brésil et l'histoire de Caramuru sont traités au tome II, pp. 115-162.

Varnhagen fait figurer dans son **Florilegio** (édit. Afranio Peixoto, 1946, III, ps. 225 — un court "roman historique" sur le mariage d'un arrière grand-père ou Le Caramuru". La date du poème n'est pas indiquée; il eut une autre édition en 1850.

Nous connaissons un "poème dramatique" en quatre actes d'Angelo Venosa, **Caramuru**, S. Paulo, s. d., in-8o. de 137 pp.

Blacke (**Dictionario**, V, p. 279 indique au 4e et 5e volumes des **Obras poeticas** de Titara, (Ladislau dos Santos) (1801-1861), **Paraguassu**, poema epico, dedicado ao Ilmo. e Exmo. Visconde de Pirajá, 1835-1837, 214 et 303 pp.

Enfin, l'histoire de Caramuru apparaît sous la forme d'un court opéra, en trois parties, intitulé **Paraguassu**, et représenté sur la scène du Théâtre Lyrique de Paris, de 2 août 1865. — poème de O'Kelly et Villeneuve; musique de Villeneuve. Paris, Choudens, éditeur, rue Saint-Honoré, n. 371, Jr. in-8 de 21 pp. de musique, s.d. (1885).

Le livret suit à peu près exactement le poème, d'après la traduction de Monglave mais l'enjolive "à la française". L'oeuvre est dédiée à l'Empereur D. Pedro II. Le chant est distribué entre Paraguassu (soprano), Diogo (ténor), Jacaré (baryton), le Grand-Sumé (baryton), Taparica (basse), et, tout naturellement, des chœurs. Un prologue écrit présente l'ouvrage, et un commentaire chacune des parties.

C'est sur un chœur de jeunes Indiennes que se termine la première partie, qui a la plage pour décor.

Le soleil aux campagnes
Fait ses derniers adieux.
Livrons-nous, mes compagnes
A nos chants, à nos jeux,

La seconde partie commence, après une introduction "mélancolique", par une romance d'Alves Correa em proie aux "saudades" que lui inspire le souvenir de sa patrie lointaine.

Seul errant sur la grève,
Je songe à mon pays...
Paraguassu l'interroge sur le motif de sa tristesse (duo). La vue d'un navire au pavillon français les décide à fuir ensemble vers l'Europe.
La troisième partie se déroule à la cour au Louvre, au cours du festin en l'honneur du baptême de Paraguassu, "Les choeurs, les toasts et les joyeux vivats se mêlent et se confondent. Diogo et Paraguassu célèbrent à leur tour le Brésil, l'un en chantant la beauté de cette riche contrée, l'autre en détaillant le chant de la couronne de son pays une vraie perle. **La légende du Colibri.**"
Les seigneurs français entonnent, le verre en main:

Buvons, faisons honneur
A ce bon vin de France
Qui donne l'espérance
Et réchauffe le coeur.
Buvons...

Le cacique, qui se souvient sans peine qu'il est portugais, n'a point de peine à l'admettre:

Oui, vos bons vins de France
Qui donnent l'espérance
Me charmeront toujours...

Mais... car il y a un "mais" Mais au Brésil tous mes amours...
Et c'est sur un rythme marqué "grandioso" dans la partition un hymne aux beautés du Brésil.

Rien n'est beau, rien n'est grand comme cette contrée
Ou les arbres géants s'élèvent jusqu'à Dieu!
Et dont le ciel profond et bleu, se mire dans les flots
D'une mer azurée...

Nous ignorons quel a pu être le succès, ou l'échec, de cet opéra, au beau milieu de l'été parisien. La musique est à la hauteur du livret; elle est plus proche des flons-flons d'Offenbach que des "Indes Galantes" de Rameau. Mais il était amusant de signaler la présence d'Indiens brésiliens sur une scène française quinze ans avant la création à Milan du "Guarany" (1870) de Carlos Gomes.

A vrai dire, on peut signaler, avant l'oeuvre de Carlos Gomes: **Moe-ma e Paraguassu**, Episodio da descoberta do Brasil. Opera lirica em tres atos por... Vertida em italiano por Ernesto Ferreira França. Rio de Janeiro. Typ. do Regenerador de J. da Rocha. 1860, in 16, 65 pp. en portugais et italien.

L'exemplaire de l'Opéra de Villeneuve, que nous avons consulté, appartient à la précieuse "Brasiliana" de M. João-Fernando de Almeida Prado. Il porte en tête la signature de l'auteur avec cette dédicace: "Offert à M. Ferdinand Denis. Hommage au talent de l'écrivain qui a si bien mérité du Brésil".